

20) Les exigences superflues

Saint Benoît nous aide à comprendre qu'il peut y avoir un abus dans la manière de vivre sa maladie, dans la façon de l'utiliser par rapport aux frères. Il définit cet abus par le terme « *superfluitas* », superfluité : « Les malades... ne contristeront pas par leur superfluité les frères qui les servent » (RB 36,4). Il s'agit d'exigences superflues, exagérées, de besoins inutiles, de besoins artificiels, inexistantes, mais qui obligent quand même les autres à devoir répondre, à devoir engager leur temps, leurs forces pour répondre. Ainsi, la responsabilité face au besoin de l'autre qui, comme je disais lors des derniers Chapitres, est en soi l'activation de la liberté, et même son accomplissement, cette responsabilité est comme trompée, elle se retrouve à s'exercer dans un domaine faux, irréel. Ce qui est le plus noble et le plus digne dans l'homme, la liberté qui se fait responsabilité, donc amour, est trompé : on se moque de la responsabilité de l'autre, de sa liberté et de son amour.

C'est dans ce sens que saint Benoît dit que le besoin superflu contriste les frères infirmiers. Les frères qui se sentent utilisés par de fausses exigences deviennent tristes. Ils passent de la compassion à la tristesse. Ils voulaient com-patir, « souffrir avec », et ils se retrouvent con-tristés, « tristes avec ».

C'est toujours bien de penser à cela, et pas seulement quand il s'agit du domaine de la santé. Ce n'est pas nécessaire d'être malade pour céder à la tentation de faire porter à la communauté ou à des confrères en particulier de faux besoins, des exigences superflues.

Il s'agit aussi de devenir lucides sur les besoins et les détresses, ou les devoirs, que nous ne pouvons pas toujours faire peser sur les autres, que nous devons accepter de porter nous-mêmes, d'assumer nous-mêmes avec la grâce de Dieu. Ce n'est pas toujours facile de devenir conscient de cela. Chacun de nous, dans différents domaines, aimerait que les autres portent à sa place sa propre croix. Parfois nous nous rendons compte, aussi grâce aux autres, que si nous nous sommes trouvés dépouillés et à moitié morts au milieu du chemin communautaire, ce n'était pas parce que nous étions victimes des brigands, mais de nous-mêmes. Sans nous en apercevoir, nous avons besoin d'être dépendants de la dépendance des autres à notre égard...

Mais, là aussi, saint Benoît ne nous envoie pas chez le psychiatre : il interpelle notre conscience et notre liberté pour nous engager humblement dans un chemin de guérison. Et il nous demande et nous offre de faire un chemin de guérison qui passe par la crainte de Dieu. Il nous demande de travailler à tous nos mécanismes et mises en scène relationnels en cultivant au-dessus de tout la dépendance par rapport à Dieu.

Dépendre de Dieu n'est jamais une diminution ou une frustration de la liberté, car Dieu est la source de notre liberté.

Tous, infirmiers, malades, cellérier, confrères, et enfin l'abbé, sont renvoyés dans ce chapitre 36 de la Règle à l'effort d'ajuster constamment leur responsabilité envers le prochain par rapport à la responsabilité envers Dieu.

Saint Benoît est convaincu qu'on ne peut pas être vraiment le prochain du frère en détresse sans cultiver la proximité à ce Dieu de qui dépend tout notre être et de qui nous vient toute grâce de charité, de force, de patience.

Au fond, ce n'est pas par rapport au besoin de l'autre que nous pouvons nous dépasser, même et surtout là où l'autre nous demande un grand sacrifice, un grand dépassement des limites de notre générosité. En toute circonstance, nous sommes appelés à nous dépasser dans la confiance au Seigneur tout-puissant et plein d'amour. Ce qui déplace les limites bien humaines du don de notre vie, et donc les limites de notre capacité de répondre aux besoins des autres, c'est un abandon toujours plus grand et toujours plus humble à Dieu qui nous donne la grâce d'aimer toujours davantage.

Dieu veut nous donner cette grâce, parce qu'Il nous appelle à cela. Dieu nous invite et nous appelle à nous dépasser dans l'amour, justement à travers le besoin du prochain, à travers la pauvreté du frère qu'Il nous fait rencontrer et dont Il nous veut responsables.

Ainsi, saint Benoît commence tout de suite ce chapitre avec l'identification du frère malade au Christ souffrant : « On prendra soin des malades avant tout et par-dessus tout. On les servira comme s'ils étaient le Christ en personne, puisqu'il dit : 'J'ai été malade et vous m'avez visité', et 'ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait.' » (36,1-3; cf. Mt 25,36.40).

Dans l'amour chrétien du prochain, la source de la force d'aimer coïncide avec la faiblesse de nos frères et sœurs qu'il faut aimer. Dieu, en Jésus Christ, fait coïncider l'objet de l'amour avec la source de l'amour. C'est Dieu qui nous donne l'amour pour L'aimer, Lui, dans le prochain.

Les malades doivent reconnaître en eux-mêmes et dans ceux qui les servent le même mystère : « De leur côté, les malades considéreront que c'est en l'honneur de Dieu qu'on les sert. » Ils doivent reconnaître eux aussi que le Christ souffre en eux, et que c'est cela leur dignité profonde qui devrait leur donner la patience de supporter en eux-mêmes le Christ souffrant, sans se distraire de cela par des exigences exagérées.

Mais lorsque les malades ne savent ou ne peuvent pas vivre leur maladie avec cette conscience, et cela est bien compréhensible, la Règle appelle les infirmiers à redoubler de patience « parce qu'il en revient plus de mérite » (36,5), ce qui veut dire qu'il faut s'en référer encore plus à ce qui nous vient de Dieu, qu'il faut dépendre encore plus de Dieu. Tout ce que nous attendons de Dieu nous rend plus libres de ce que nous pouvons attendre de nous-mêmes et des autres, y compris des malades.

Ensuite, Benoît continue d'insister sur cette dépendance de Dieu pour être vraiment le prochain des autres. L'infirmier doit être « un frère craignant Dieu » (36,7) ; et la responsabilité ultime de l'abbé par rapport au soin des malades relève de sa responsabilité directe envers Dieu qui lui a confié le troupeau : « L'abbé veillera avec le plus grand soin à ce que les cellériers et les servants ne négligent pas les malades ; c'est lui-même, en effet, qui est responsable de tout manquement commis par ses disciples. » (36,10)

Une chose est claire : saint Benoît nous veut tous des Samaritains responsables, des prochains de leurs frères dans le besoin, et, comme Jésus, il inscrit cela au cœur de notre vocation monastique toute consacrée à la gloire de Dieu : « C'est en l'honneur de Dieu qu'on sert les malades » (36,4).

L'unification qui définit la vie du moine, l'homme consacré à l'honneur, à la gloire de Dieu, doit passer par la proximité des frères et soeurs dans le besoin pour être réelle et pour s'accomplir. Servir la gloire de Dieu et servir les frères, malades ou pauvres, est un seul service, le service de l'amour. Les séparer, c'est diviser notre cœur et notre vocation monastique.